

temps lui sourit, pour lui le ruisseau murmure sous la mousse, les oiseaux chantent dans les bois, la fraise est mûre sous les feuilles vertes. Sa tâche est faite, sa joie est venue. Sa femme conserve dans une boîte précieusement cachée, le petit bonnet de baptême du petit enfant nouveau-né ; elle a aussi dans l'endroit le plus reculé de la maison la petite vierge d'ivoire et le prie-Dieu de bois blanc ; c'est là qu'il vient avec elle, le soir, demander le pain quotidien qui ne lui a jamais été refusé ; c'est là qu'avec elle il pardonne à ceux qui l'ont offensé, et la tentation ne vient pas, et le mal fuit.

C'était aussi un ouvrier, gagnant son pain, vivant de son travail, portant sur ses épaules courbées l'ouvrage terminé dont il devait recevoir le prix ; il était pauvre, mais chez lui on sentait l'ordre, l'activité et le repos.

Le travail est imposé à l'homme, mais le prix de cette obéissance ne se peut mesurer. C'est de la tâche de chaque jour accomplie, que dépend la force et la joie. Pour chacun cette tâche diffère, et les plus doucement traités sont ceux qui sont chargés de fendre le bois ou la pierre. Le bois et la pierre sont moins durs que les ténèbres. Cet ouvrier le sentait, il y réfléchissait peut-être et se disait qu'il était plus facile d'enfoncer son doigt dans la roche que de montrer aux hommes endormis le soleil qui se lève.

Sa figure était grave, ses yeux doux, et sa bouche discrète était sérieuse ; sa taille haute et forte, ses bras vigoureux et ses mains rudes. Près de lui, assise dans l'ombre, une femme se tenait les yeux tournés vers la lumière, son visage était coloré d'une teinte dorée et transparente ; ses mains délicates et actives aidaient l'homme dans sa journée.

Chacun en accomplissant sa tâche portait en haut ses regards, et leurs âmes aussi actives que leurs bras accomplissaient dans les régions éloignées de la terre, l'ouvrage qui leur était commandé.

Cependant chacun allait et venait, chacun va-

quait à ses affaires ; les rois gouvernaient le monde, les bergers gardaient leurs troupeaux, une inquiétude vague planait sur la terre, et du haut de la chaire, des orateurs parlaient d'une voix tonnante sur les inquiétudes du temps. D'autres, endormis par les plaisirs, penchaient leurs têtes affaiblies par l'oïveté sans se demander qui de la mort ou de la vie remporterait la victoire. Les regards inquiets se tournaient vers tous les points de l'horizon, on se demandait sur quel trône apparaîtrait celui qui devait régner sur la terre, et personne ne regardait le ciel.

Cependant l'ouvrier dont je parle coupait, fendait, travaillait le bois qui lui était confié, on lui demandait conseil sur la façon d'ajuster le pied d'une table et chacun allait et venait dans son atelier. Ses parents, ses amis connaissaient sa demeure, on y trouvait la joie, la paix, l'espérance ; sa maison, pauvre, dénuée, possédait pour tout bien l'établi sur lequel il travaillait, et l'escabeau sur lequel il s'asseyait.

Mais c'est près de cet établi qu'est venue circuler la lumière et régner la paix ; c'est sur cet escabeau grossièrement fabriqué des restes d'un chêne abattu, qu'est venu s'asseoir l'ange aux grandes ailes qui apportait la joie profonde dont le cœur de l'homme ne peut se rassasier ; c'est au bruit de ses outils qu'il a entendu chanter près de lui la voix douce de l'espérance.

Sur les murs dégarnis de son pauvre logis, il a vu briller les premiers rayons du soleil, il a vu les premières splendeurs du jour, il a vu la rosée matinale, il a respiré le premier parfum de la rose épanouie, il a eu la fraîcheur première de tout ce qui devait éblouir le monde, Marie ! Jésus !

C'est sur sa tête courbée au travail avant le jour qu'est tombée l'abondante rosée qui devait rafraîchir la terre, il a entendu les vagissements de la parole éternelle.

Saint Joseph, priez pour nous.

JEAN LANDER.



LA MESSE DANS LES BLÉS



Dimanche 21 juillet. Attaque. La première vague a passé le talus à dix heures. On avance derrière le barrage français, sous le barrage ennemi. Puis, les mitrailleuses donnent. Il faut se coucher dans le blé et attendre que l'artillerie de chez nous allonge son tir, déloge l'ennemi de l'orée du bois.

Onze heures. Ma mère est à la messe. Elle prie pour moi. Je n'aurai pas de messe aujourd'hui ; je ne dirai pas la messe bien que ce soit dimanche et que je sois prêtre pour l'éternité, prêtre pour chaque dimanche de paix ou de guerre, sur la terre et dans le ciel.

Je ne dirai pas la messe et je suis couché dans les

blés avec les soldats que j'accompagne. Mon corps étendu fait un rond d'épis pliés, d'épis blonds et roux et qui chantent comme dans toute leur gloire jamais des orgues n'ont chanté. Oh ! la magnifique église, fleurie de fleurs plus belles que Salomon dans toute sa gloire. Au-dessus de ma tête, le ciel fait éclater sa lumière dans le rond doré des blés mûrs, le ciel d'où le Père me regarde. Disons la messe.

Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

Le Psaume.—Introibo ad altare Dei. Je m'approcherai quand même, en ce jour, de l'autel de Dieu.